

DIAGHILEV

a-t-il fait une révolution pour rien ?

par Henri SAUGUET

Nous avons demandé à Henri Sauguet qui fut un des compagnons de Diaghilev, de nous faire part de ses réflexions sur la représentation des Ballets soviétiques au Théâtre du Châtelet

A INSI les lieux mêmes où Serge de Diaghilev a apporté au monde, sous le nom de « Ballets Russes », ce prodigieux ensemble de danses, de musiques, de décors et de costumes qui devait non seulement révolutionner l'art du ballet, mais l'art du spectacle tout entier et dont les retentissements, rebondissements ne sont point encore éteints ni affaiblis, viennent de voir se produire la troupe d'un des grands ballets soviétiques mainteneurs, nous assurait-on de la grande tradition de danse un peu perdue tout au long de ces recherches, de cette évolution permanente du langage chorégraphique dont nous avons été les témoins et dont, paraît-il, nous ne soupçonnions ni la beauté, ni la suprématie.

Comme il y a quarante-sept années, le Tout-Paris brillant, nerveux, curieux, prêt à l'enthousiasme se trouvait réuni au grand complet. Ce qu'il a vu ou n'a pas vu, d'autres qui ont ici la charge et l'honneur de vous renseigner vous le diront. Mon propos n'est pas celui d'un critique. Mais seulement de poser quelques questions.

Tout cet extraordinaire effort de renouvellement, toute cette merveilleuse légende qui a enchanté notre jeunesse et dont nous avons fait dépendre toute notre vie, tout notre art, cet amour de la recherche, de l'aventure, ce désir de donner des expressions différentes et nouvelles au divin visage de la beauté, cette marche

en avant, de-ci, de-là, ces paysages éblouissants que nous avons traversés, ces machines à étonner, à éblouir, à soulever que nous avons vu construire si près de nous, tout cela est-il vraiment frappé à mort, menacé d'une destruction totale, définitive, pour que s'établisse le règne du musée, de l'académisme, du conformisme, de la servitude aux lois rigides de civilisations périmées ?

La tradition figée

La tradition doit-elle être embaumée, figée, momifiée ou sans cesse revivifiée par l'apport de nouvelles personnalités, de nouveaux sentiments, d'interprétations ressuscitantes qui sont le miracle des transfusions sanguines sur un corps qui se meurt ?

Les évolutions d'un corps de ballet doivent-elles se confondre avec celles d'un régiment, d'une parade gymnastique, d'une revue militaire ou bien doivent-elles obéir d'avantage qu'au commandement à l'harmonieuse discipline des membres d'un corps unique maintenu dans son équilibre et dans sa vie par le cœur et le cerveau ?

Peut-on tout ignorer de l'extraordinaire richesse du mouvement artistique, intellectuel, plastique de ces cinquante dernières années (ou la refuser) et prétendre à la conservation d'une esthétique qui n'a plus de contacts avec la beauté ou la laideur vivantes, mais qui est résolument fixée sur un ail-

leurs depuis longtemps déserté par les créateurs ?

Doit-on confondre un art « populaire » avec les traditions du spectacle bourgeois au pire moment de son apogée de parvenu ?

Avons-nous tous travaillé, créé, avons-nous tous participé à ces libérations successives de nos arts réciproques, tous unis dans le même désir de renouveau, de liberté, d'expressions multiples, dérouteantes peut-être, mais effervescentes, pour que soit réinstauré le canon de l'ordre officiel, expression du conventionnel, toutes choses dont nous avons voulu nous écarter, écarter notre art comme nos contemporains ?

Devons-nous disparaître, et avec nous tout ce que nous avons aimé, voulu ?

Demeurerons-nous armés et vigilants, conscients de la menace qui se précise, de cette offensive de l'académisme, du convenu, du signe qui s'est fait depuis longtemps entre le public paresseux, lassé de nous poursuivre, et des entrepreneurs funèbres pressés de détruire tout ce qui peut faire penser ou questionner ? Sommes-nous assez convaincus que le succès n'est jamais qu'un immense malentendu ? Sait-on encore que l'art est soumis au régime de la hiérarchie ? Et qu'un spectacle d'art doit fédérer tous les éléments mis en œuvre pour l'expression des sentiments ?

Et aussi qu'en matière de création artistique, comme en toute autre, celui qui reste sur place, recule ?

En page 4 la critique
de Jacques BOURGEOIS